

Jean-Louis Rouget,
Alfred Penfornis

Service d'endocrinologie-
métabolisme
et diabétologie-nutrition,
CHU de Besançon,
25030 Besançon Cedex
mail :
alfred.penfornis@univ-fcomte.fr

Mon patient me ment : que faire ?

Mon patient me ment : que faire ? Lorsque j'ai été sollicité pour traiter de cette question, ma première action a été de me replonger dans ces situations, fréquentes, où je me trouve face à des patients dont je sens, ou dont je sais, pertinemment qu'ils ne me disent pas tout, voire qu'ils me répondent le contraire de ce qu'ils font ou ne font pas, et de revivre les sentiments qui peuvent alors émerger : colère, résignation, impuissance, frustration, et j'en passe. Comment peuvent-ils me faire ça et pourquoi le font-ils ? Je suis là pour leur bien et je sais ce qu'ils doivent faire : 10 ans à trimer sur les bancs de la faculté pour l'apprendre ! Et cela serait inutile ? Ou, à tout le moins, insuffisant ? N'ai-je donc tant étudié que pour cette infamie ?... Forte peut être alors la tentation de les abandonner à leur triste sort et de réserver mon savoir scientifique et mon énergie à ces « bons » patients qui ont vraiment envie de bien se soigner en appliquant mes bons conseils. Mais ces situations sont si fréquentes, dès lors que l'on s'adresse à des patients atteints de pathologies chroniques qui entraînent un vrai bouleversement du mode de vie, ou de la vie elle-même, que, à un moment ou à un autre, on ne peut s'empêcher de vouloir en savoir un peu plus, d'essayer de comprendre un tant soit peu, d'aller voir un peu plus

loin. A quoi ces comportements, de ces patients qui me mentent, répondent-ils ? Quel peut être le sens de ces mensonges ? Que puis-je en faire ?... Et pourquoi ne pas tout simplement le leur demander ?... C'est ce que j'ai fini par faire et voilà que Mr Jean-Louis ROUGET, un homme atteint de plusieurs maladies chroniques, m'a répondu en se mettant dans ma peau, celle d'un médecin à qui son patient ment. Ferait-il preuve d'empathie à mon égard ?... Ou veut-il m'ouvrir les yeux, les oreilles et le cœur ?...

A Penfornis

Mon malade me ment. Que faire ? Mon malade me ment comme un malade. Il nie l'évidence. Il ne se nomme pas Pinocchio mais son nez grandit à vue d'œil. L'ORL échoue à interpréter ce symptôme et l'ophtalmologue n'y voit pas plus clair. Sans être en rien dentiste, mon malade ment comme un arracheur de dents et, tout redresseur fût-il, l'orthodontiste n'y peut mais. Mon malade ment comme il respire. Il ne manque pas d'air. Le pneumologue en reste baba.

Aurais-je affaire à un mensonge ambulante ? Un mensonge venu du diable sait où pour s'incarner dans un diabétique de passage. Mais a-t-on

jamais vu un mensonge diabétique ? Un diabétique menteur ou un menteur diabétique, soit ; un mensonge diabétique ça n'existe pas, ou alors la Faculté l'ignore. Par conséquent, le mensonge et le diabétique ne font pas autant corps qu'il y paraît. Il y aurait donc bien une distance, un écart entre le diabétique et le menteur, un espace dans lequel s'insinuer s'il n'est pas que diabétique ou que menteur. Cet espace, le malade le dissimule, comme pour protéger son mensonge, ou se protéger dedans. Non que j'y trouverais une consolation, mais le diabétique n'est pas seul dans ce cas. J'ai eu vent, par exemple, de dialysés menteurs, de cancéreux menteurs. La liste reste ouverte. Seuls les Alzheimer semblent mentir par inadvertance, et encore.

Quoi qu'il en soit, mon malade me ment effrontément. Les preuves fournies par ses bilans et mon examen clinique ne l'impressionnent guère. Ainsi fait-il semblant de tomber des nues quand je lui parle de son régime. Il proteste, s'offusque, et, la main sur le cœur, se jure étranger aux dérèglements. Encore un peu, il m'inciterait à prescrire ses injections d'insuline non plus à lui, mais à la balance ou aux sucres glace. S'il ne mettait qu'un quart de l'énergie qu'il dépense à ruser contre lui-même, et pas contre moi comme il semble s'en persuader, à appliquer mes consignes, il ne serait pas là où il en est. Sidérant, son registre de mensonge. Il joue sur toute la gamme : mensonge pur et simple, omission volontaire et involontaire, toutes les nuances à la clé. Je ne saurais l'accuser de manquer de ressources. Voir une forme d'intelligence rend plus difficile encore d'accepter son penchant à mentir.

Que faire ? A sa manière, par le mensonge, il tente de prendre le pouvoir sur moi, de réduire ma science à l'impuissance. Il est pourtant bien content de la trouver. En tout cas, il est venu la chercher, et doit plus ou moins y tenir puisqu'il revient me voir, pas que pour obtenir son ordonnance il me paraît attendre quelque chose. Quoi ? Si ce n'est ce que je



peux lui donner, pour peu qu'il soit sincère avec moi. Or voilà. Il n'a pas l'air dépourvu d'éducation, et toute éducation comporte quelque interdit jeté sur le mensonge, quitte à le transgresser, c'est forcé. D'abord, comment empêcher quiconque de se mentir à soi-même ? Et je ne dis rien du droit de chacun à mentir, ce peut être une question de survie, le refuge de la liberté quand elle se trouve menacée, ou quand on veut garder son quant-à-soi, silence compris. Point de signe d'absence de sociabilité chez mon malade. Pourtant, avec ses mensonges, il complique, ou ruine même, quand il pousse le bouchon trop loin, toute possibilité d'échange, car le préalable à toute discussion repose sur la bonne foi et la référence à la vérité. En quoi la maladie changerait-elle la donne ? Si tel était le cas, que dois-je faire ? Pas mentir pour me mettre à l'unisson tout de même ! Je ne peux pas non plus faire comme si je ne remarquais rien.

J'ai beau rappeler le principe, tenir un discours de raison et d'autorité, indispensable, rien n'y fait. Me croit-il seulement ? Croit-il que par ma bouche parlent des savoirs ? Au mieux j'obtiens des pleurs, des lamentations, des dénégations stupides. Encore ce menteur-là n'est-il pas agressif, c'est déjà ça ! Ennemi de la vérité, le mensonge est aussi celui de la responsabilité. Pourquoi mon malade fuit-il ses responsabilités ? Ce qui ne l'empêche pas de se montrer d'une intranquillité sans borne, délirante au

besoin, envers les miennes, ou ce qu'il considère comme telles.

Sa façon de vouloir me mettre en échec par le mensonge me trouble et m'inquiète. J'y vois parfois comme une injure. Pour qui me prend-il ? Pour qui se prend-il ? Qu'est-ce qui le laisse croire qu'il peut se jouer ainsi de moi ? Je n'ai pas de temps à perdre avec ces enfantillages. Lui non plus au demeurant. L'échéance, il la connaîtra avant moi, il le sait ou s'en doute. Quelle idée alors de la précipiter ? Mais n'y a-t-il pas là une tentative de se mettre lui-même en échec ? Il veut se soigner et fait obstacle aux soins. Que puis-je opposer à ce paradoxe ? Dois-je le lui jeter à la figure ? La tentation est forte de me tenir à sa liberté : j'énonce ce qu'il m'appartient d'énoncer, libre à mon malade d'en tenir compte ou pas. Il est majeur et vacciné, qu'il assume ! Et puis je doute d'une telle simplicité et d'une telle transparence de la liberté, pas que pour les malades, mais plus encore pour eux, en situation instable, alors je m'abstiens. D'autre part, j'ai envie de les soigner. Je dis envie, pas seulement devoir. Que lui ai-je fait à celui-ci pour qu'il s'y oppose, à tout le moins résiste ?

Que faire face à cette mule de malade ? Il m'oblige à spéculer sur son mensonge, à tenter de deviner ce qu'il me cache. Je voudrais saisir le pourquoi, en sorte de comprendre, et au besoin contourner son mensonge. Il résiste. Soupçonne-t-il lui-même ses raisons de mentir ? Si je peux encore les qualifier de raisons, plutôt que d'infantilisme, ou de méfiance, ou de manies, ou de masques, ou de névrose, ou de défaillance du sens moral, ou quoi... Toutes choses déplacées en médecine. Une raison implique quelque volonté, non ? Je ne sais que penser, et dès lors par quel bout le prendre. Quand j'en ai marre, ou s'il me semble que mon malade se fout ouvertement de ma gueule, j'ai tendance à me tenir dans le rôle du médecin enregistré. Je ne vais pas chercher midi à quatorze heures, je complète ma fiche, je prescris, je bidouille au jugé. Mon malade me ment, tant pis pour lui. Après tout, je

ne suis pas là pour sonder les âmes. Les reins me suffisent. Cet attrait de la capitulation ne dure pas. Ça ne me ressemble pas, je sais pourquoi. Je l'ignore un peu aussi, c'est vrai. C'est plus fort que moi. J'en viens alors à me demander si le mensonge ne serait pas plus fort que mon malmenteur. Allons, ça ne rimerait à rien.

Je ne suis pas spécialiste du mensonge. Ni flic, ni juge, ni curé. D'ailleurs, eux aussi échouent s'ils tombent sur un as de la tromperie. Mon malade en est un. Je n'en reviens pas du nombre de malades qui lui ressemblent. S'il existait un tribunal correctionnel, voire des assises, et sans même parler d'un jugement dernier, pour les malades menteurs, cela changerait-il la face des choses ? De toute façon, ces instances seraient débordées. Les malades seraient morts avant de passer en procès. A quoi bon compliquer d'ailleurs, l'ordalie persiste, en douce : leur corps parle. A sa manière, il ne peut mentir. Eux si Pourquoi chacun d'eux ne se réduit-il pas à son corps ?

Que craint mon malade ? Il confond la médecine et son intimité. Comment le convaincre, non du contraire, du fait que la maladie participe de son intimité, lui attente par là même, et que s'il ne m'en dévoile rien de crucial pour le soigner, il limite mes capacités à le faire, menaçant son être entier.

Souvent je me dis que mon malade et moi ne vivons pas dans le même monde. Peut-être n'a-t-il même pas la conscience de mentir. Dans son univers, un univers recomposé autour de la maladie, avec pour idiome le mensonge, compréhensible à mi-mots des seuls malades, raconter des sornettes à son médecin constituerait une coutume, voire une médecine parallèle, une magie ? Allez savoir. Comment lui opposer dès lors un langage gardant les pieds sur terre,

où la langue ne fourche pas ? Dois-je m'aventurer sur cette étrange planète Sans être malade moi-même, je veux dire.

« *Bien que je sois un malade chevronné et que, toute ma vie il m'ait fallu vivre avec mes maladies plus ou moins graves, puis gravissimes, et, pour finir avec mes maladies dites incurables, j'ai toujours eu régulièrement de ces rechutes de dilettantisme en matière de maladie, j'ai fait des bêtises, des bêtises impardonnables.* »

Thomas Bernhard,
dans « *Le neveu de Wittgenstein* »

Faut-il l'avouer, ma propre expérience du mensonge - car j'en ai une, dussé-je ne pas en être fier - ne me sert de rien. Pas un instant je ne reconnais un sens commun du mensonge avec mon malade menteur. Même si - et je concède encore n'en tirer aucune gloire - j'ai menti pour me tirer de quelque mauvaise passe, ou ménager un proche, ou me débarrasser d'un gêneur, ou me faire mousser, ou gagner par la triche à quelque jeu, pas une fois ma vie n'était en jeu. Pas dans la mesure où l'est celle de mon malade en tout cas. Mes mensonges tenaient debout, au contraire des siens. Pour tout dire, la rationalité de mes mensonges, si elle ne les excuse pas, ne se discutait pas, alors que les siens sont déraisonnables. Fous. A supposer un mensonge sans autre bénéfice que subjectif, aurais-je jamais menti pour mettre à l'épreuve quelqu'un, mes parents ou mes professeurs par exemple ? Admettons ! Rien à voir là non plus avec mon malade. Quelles raisons aurait-il de me mettre à l'épreuve ?

J'ai beau en appeler à sa confiance, et il affirme me l'accorder, il se méfie de moi. Sinon pourquoi me mentir ? Aurait-il mieux que moi sous la main ?! Rien ne le laisse entendre. Je devrais, moi, lui faire confiance davantage dans l'espoir de trouver ainsi un terrain d'entente où il se départirait de ses mensonges ? Facile à dire. Déjà faire confiance à un menteur Supposons, dans un premier temps je passe outre. Au besoin, j'emprunte un *comme si*. Je fais comme si je le croyais, en sorte de réduire ses résistances. Mais alors, ne risque-t-il pas de m'embarquer davantage dans ses mensonges ? Et s'il venait à croire que je n'ai que ça à faire, qu'il n'y en a que pour lui

Je soupçonne mon malade menteur de me mentir parfois au réflexe. Comme s'il avait toujours un mensonge en réserve. Je lui pose une question et du tac au tac il me répond n'importe quoi. Il ne s'y attend pas ? Et alors ? Il n'a qu'à me demander un temps de réflexion ! Bref ce temps, car je n'ai guère celui de perdre le mien. Et puis quoi, moi, à sa place, je serais malade, j'aurais en permanence à l'esprit ma maladie, nulle question ne me prendrait au dépourvu.

Que faire ? Je me heurte sans cesse à des limites. Celles que m'oppose mon malade. Les miennes. Celles de ma science, qui ne me dit pas par quel bout prendre mon malade menteur pour qu'il ne me cache pas la vérité. Que faire ? Je n'ai jamais pensé à le lui demander. Ou pas osé. A quoi bon si c'était pour m'entendre rétorquer un mensonge.

Mais peut-être ne ment-il pas à temps plein ni ne sait au juste pourquoi il ment quand il ment. Au-delà de l'apparence immédiate de son mensonge, je veux dire. Que faire ? Commencer par faire connaissance peut-être...

JL Rouget